

« Réinventons Lacan ! »

par Jacques Lacan

La consigne étant de parler dans un temps relativement restreint puisqu'il est de vingt minutes, il faut donc que je me presse à dire. On notera dès cette entame combien cette consigne ressort déjà d'une logique lacanienne, celle de la hâte comme corrélative de la séance à durée variable, ce qui est cohérent avec l'objectif de cette journée qui consiste à interroger notre rapport, notre lien, notre transfert à Lacan, les conditions d'énonciation étant ici cohérentes à l'énoncé. Cette remarque inaugurale démontre incidemment combien la vision lacanienne imprègne à un point tel notre manière de penser (de celui qui a prescrit cette consigne mais aussi de celui qui la dénonce voire des spectateurs assistant à cette journée) qu'il leur devient « naturel » et « automatique » de penser selon des termes lacaniens. Bref, comme l'annonce le titre, nous ne pouvons faire sans Lacan. D'où cette question qui n'a de provocante qu'en apparence puisqu'elle se pose véritablement : **comment sortir de Lacan ?**, phrase que l'on peut entendre à la fois comme : peut-on penser sans Lacan c'est-à-dire en nous écartant un minimum de ses schémas de pensée dont, en premier lieu, le triptyque Réel, Symbolique, Imaginaire qui représentent l'alpha et oméga de la pensée analytique contemporaine mais aussi : dans quel état sommes-nous, nous filles et fils de Lacan, en tant que nous sortons tous de lui puisque nous venons après son acte de « retour à Freud » qui donne sa forme à la psychanalyse d'aujourd'hui ? Pour l'énoncer autrement, nous poser la question du « comment sortir de Lacan ? » est une manière d'interroger notre rapport à Lacan comme **Nom-du-Père** en tant qu'il est à la fois celui qui engendre et celui qui fait loi (du langage). Mais, peut-être que certains parmi vous ont du mal à se reconnaître dans cette façon de poser la question de notre contemporanéité analytique. Aussi, faut-il que je précise depuis quel lieu mais aussi depuis quel temps je parle, ce qui, rien d'étonnant à cela vu ce que je viens d'énoncer, est une question de **génération**.

Il se trouve que j'appartiens à une génération formée à la chose « psy » dans les années 90 à savoir la première génération venue après Lacan c'est-à-dire après l'acte « révolutionnaire » par lequel il a mis sans dessus dessous la psychanalyse en France. Ainsi, suis-je arrivé dans **un « univers psychanalytique » déjà reconfiguré par la langue, la pensée et la praxis « Lacan »**, un univers déjà **lacanien**. C'est donc **depuis Lacan** que je pense, parle et agis la psychanalyse puisqu'il ne peut en être autrement.

Or, cette situation de fait a sur ma génération une conséquence double et contradictoire, disons, positive et négative. Positivement, cela m'évite de perdre mon temps et mon énergie dans des batailles de tranchées toutes aussi vaines qu'inutiles dans lesquelles il s'agirait d'être **pour** ou **contre** Lacan, comme si l'on pouvait sérieusement faire sans lui aujourd'hui, comme s'il n'avait jamais accompli son geste décisif, et ainsi pouvoir me concentrer sur la seule question qui vaille qui serait de savoir ce qu'on peut dire et penser de neuf après Lacan et à partir de Lacan même si cela implique de s'en écarter, de le trahir ou de le réinventer. Négativement, parlant après le geste commis par Lacan, je lis nécessairement Freud depuis Lacan, depuis le « retour » qu'il en a fait, qui, même s'il se présente comme un retour vrai aux sources, n'en reste pas moins la lecture par Lacan de Freud et donc me rend impossible **tout accès direct** au texte freudien dans sa « pureté d'origine » (si tant est que cela existe) ainsi qu'au geste fondateur qui s'y inscrit. Donnée que l'on peut résumer selon le paradoxe suivant : parlant après Lacan, toute lecture de Freud qui voudrait se passer de Lacan exige un retour à Freud. Or, en opérant un retour à Freud, je m'inscris nécessairement dans le geste de Lacan de son retour à Freud, je lis donc Freud avec Lacan. En effet, nous n'en sortons pas !

À ce premier trait s'ajoute un second : arrivant sur la scène « psy » après la mort de Lacan, j'appartiens à une génération qui n'a pas eu à faire **directement** (c'est-à-dire de son vivant) à Lacan, que ce soit l'homme, l'analyste, l'enseignant, le chef d'école voire la figure intellectuelle ou que ce soit les structures qu'il a lui-même mises sur pied dont la dernière, l'École Freudienne de Paris, dissoute en 1980. Si pour autant je peux affirmer que j'ai rencontré Lacan, je le fais non en référence à l'homme mais à l'œuvre écrite signée de ce nom « Lacan », qui comporte à la fois les écrits rédigés de sa main et les leçons de son séminaire retranscrite par un autre mais contresignées de la sienne (en tout cas pour les premiers). Pour le dire autrement, si j'ai un transfert à Lacan c'est un **transfert à sa lettre (et au-delà au Nom-du-Père)** et non un **transfert à l'homme (et au-delà au Sujet-supposé-savoir)** tel qu'il a pu se déployer *in concreto* sur le divan (je n'ai pas été en analyse avec Lacan), au séminaire (je n'ai pas assisté au séminaire de Lacan) ou dans l'école (je n'ai pas été membre de l'école de Lacan) voire au penseur vivant dont le *work in progress* infuse tout le champ intellectuel du moment (je n'ai pas été un contemporain de Lacan). Ce qui, sans nul doute, change la donne (la donne du transfert à Lacan en tout cas) mais qui n'est pas sans produire, là aussi, des effets positifs et négatifs. Disons que je perds en terme de sens, d'accès au sens des propos de Lacan – au point qu'il me faille requérir des exégètes ou des philologues experts en lacannie qui, ayant connu l'homme, son époque, son contexte, sont les mieux à même de

traduire les intentions de Lacan – ce que je gagne en potentiel d’impertinence en tant que, n’étant pas engagé auprès de l’homme Lacan par une espèce de loyauté virant au respect scrupuleux voire dogmatique de son oeuvre, je peux prendre la liberté de faire dire à ses textes autre chose que ce que son auteur a voulu dire.

Mais quoi de mieux pour illustrer ces caractéristiques générationnelles au point qu’elles puissent faire malentendu, qu’une anecdote personnelle. Alors que j’étais jeune professionnel fraîchement débarqué de l’université, et comme beaucoup d’autres qui cherchent dans des espaces estampillés analytiques des appuis à leur travail clinique quotidien, j’ai fréquenté à mes débuts une école dite « lacanienne ». En tout cas, jusqu’au jour où un événement anodin qui a eu pour moi un effet de vérité, m’a donné envie d’aller voir ailleurs. Outre les séminaires, cartels et autres colloques auxquels j’assistais, je participais à un groupe de travail sur la perversion animé par l’une des figures éminentes de l’école. La règle de ce groupe voulant qu’à tour de rôle les participants viennent à commenter un texte de Lacan sur ce thème, j’avais choisi, le jour où mon tour fut venu, de travailler une leçon du séminaire sur « La relation d’objet » qui avait ceci de particulier qu’elle était traversée par une contradiction apparente à savoir le fait que Lacan annonçait au début de la leçon qu’il allait nous dire le fin mot sur le fétichisme, lequel fin mot n’arrivait jamais mais était toujours reporté à plus tard, ce qui me semblait à la fois dire quelque chose sur le fétichisme mais aussi sur le style de Lacan ainsi que sur la cure analytique. Or, alors que je tentais d’exposer laborieusement cette contradiction que j’avais repérée, le responsable du groupe me coupa la parole en avançant ceci : si Lacan ne le dit pas ici, c’est qu’il le dit ailleurs, sans plus préciser où pouvait bien se situer cet ailleurs. Bref, si ça manque là, soyons rassurés, ça ne manque pas dans cet ailleurs où se loge le savoir (absolu ?) de Lacan car Lacan, lui, n’est pas manquant puisqu’il sait ! Il n’y a donc plus qu’à chercher et si j’ai quelques difficultés à trouver, car cet ailleurs, bien que théoriquement fini, est en pratique immense (= le corpus de Lacan), il y aura bien quelques docteurs en lacannie mieux informés que moi qui pourront me montrer la voie. C’était comme si on m’intimait de refermer bien sagement la porte et d’écouter benoîtement des porte-paroles autoproclamés, Lacan sortant de l’histoire sacrament fétichisé et estampillé : Sujet-supposé-savoir. Du coup, faute d’en sortir, je pris la poudre d’escampette. Après ça, j’allais voir et écouter ce qui se disait et se faisait de ci de là jusqu’à ce qu’au gré de mes rencontres, je devienne adhérent d’une association lilloise que vous connaissez sans doute, mais pas de hasard à ce choix, vous l’aurez compris, puisqu’elle s’appelle **Pa(s)tu(t)**, puis,

de fil en aiguille, de me retrouver membre du Cercle Freudien mais, finalement, sans trop savoir pourquoi sinon qu'en ce lieu on savait accueillir.

Ce qui m'amène, de proche en proche, à aborder la question qui nous réunit aujourd'hui : ce qu'il en est du rapport du Cercle freudien à Lacan. Du Cercle Freudien, je sais finalement peu de choses sinon ceci qui m'a été répété et qui est peut-être tout autant une légende que la réalité mais peu importe puisque c'est cette assertion qui s'énonce et se transmet à savoir : le Cercle freudien a été créé par quelques-uns en réaction à la dissolution de l'Ecole Freudienne de Paris en 1980, avec cette idée qu'un homme, Lacan en l'occurrence, ne pouvait, à lui tout seul, dissoudre une école qui était bien plus grande que lui. Si cet énoncé lie le désir des fondateurs du Cercle Freudien à l'acte de dissolution promulgué par Lacan, reste à savoir comment interpréter cette coalescence ? Faut-il l'interpréter comme le refus de faire sien l'acte jugé contestable de Lacan et la tentative désespérée de maintenir l'état d'avant la dissolution ou comme le fait de prendre acte de ce qu'il y a de symptomatique dans le geste de Lacan afin de fonder, grâce à un supplément d'analyse, un après-Lacan qui ne soit ni une nostalgie ni un effacement ?

Prenons les deux hypothèses et examinons-les :

Premier cas de figure : la création du Cercle Freudien apparaît comme une manière de s'opposer voire de nier la dissolution en maintenant au-delà d'un homme, de son choix et de son acte, l'EFP ou plus exactement son esprit. On sait combien a pu être douloureuse pour beaucoup de ses membres cette dissolution au point que nombre d'entre eux en parlent encore aujourd'hui comme d'un trauma toujours vivace. Certains, comme les auteurs du « *Manifeste pour la psychanalyse* » (Paris, La fabrique éditions, 2010)¹, vont jusqu'à avancer que le trauma de cette dissolution explique le morcellement de la psychanalyse contemporaine comme si, je les cite, « *la dissolution n'arrêtait pas... de ne pas fonder* ».

Ceci n'est pas sans évoquer la description faite par Lacan dans l'article : « *Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956* » dans lequel il compare l'état de la psychanalyse de l'époque à celui du personnage principal de « *La vérité sur le cas de M. Valdemar* » d'Edgar Poe. Pour rappel, cette nouvelle décrit un homme, M. Valdemar, au seuil de la mort qui, mis sous hypnose pendant le temps de son agonie, se trouve trépasser sans que, pour autant, son cadavre ne soit affecté par une quelconque dégradation post-mortem et sans

¹ Sophie Aouillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérès, Michel Plon, Erik Porge

que l'usage de la parole ne lui soit ôté puisque, malgré la mort, il continue à témoigner de son atroce état d'une voix âpre, déchirée, caverneuse, hideuse, comme si elle venait de « *quelque abîme souterrain* », plongeant celui qui l'entend dans des « *matières glutineuses ou gélatineuses* » (Poe). A suivre Lacan, l'IPA qui, en tant que prothèse institutionnelle du défunt Freud et prolongement corporel donnant corps au sans corps du Père², est ce qui donne corps à la psychanalyse et donc au final est le corps de la psychanalyse, serait, à l'image de Valdemar, maintenue artificiellement en vie grâce à la voix hypnotique de Freud revenue d'outre tombe³. Ainsi l'état de glaciation dans lequel se trouvait la psychanalyse en 1956, état observé et dénoncé par Lacan avec ses effets de stérilité, de desintellectualisation et de bureaucratie, serait en réalité le résultat, et donc le témoin de ce que je nommerais, la **cryogénisation** d'un mort.

Au regard de cette antécédence, on pourrait se demander si 2016 ne vient pas à répéter 1956 à savoir, à travers la multiplication virale des corps associatifs se référant et s'autorisant de Lacan et son héritage, l'effort de maintenir coûte que coûte en vie le corps de Lacan dont on ne cesserait d'entendre la voix hypnotique et hypnotisante, celle que psalmodient les groupes de lecture du texte sacré ainsi qu'une horde de ventriloques patentés. Serions-nous donc condamnés à répéter inlassablement l'impossible deuil de nos Pères (Freud et Lacan) ?

Quand, en 1956, Lacan trace ce tableau sans complaisance, il l'accompagne, toutefois, d'un traitement corrélatif. Dans la nouvelle de Poe, après plusieurs mois de maintien sous hypnose, le narrateur qui se trouve être aussi l'hypnotiseur décide de réveiller M. Valdemar. Or, voilà ce qui arrive, dans ce qui forme les derniers mots du récit :

« Quant à ce qui arriva en réalité, aucun être humain n'aurait jamais pu s'y attendre : c'est au-delà de toute possibilité. Comme je faisais rapidement les passes magnétiques à travers les cris de « Mort ! Mort ! » qui faisait littéralement explosion sur la langue et non sur les lèvres du sujet, - tout son corps, - d'un seul coup, - dans l'espace d'une minute, et même moins, - se déroba, - s'émietta, - se pourrit absolument sous mes mains. Sur le lit, devant tous les témoins, gisait une masse dégoûtante et quasi liquide, - une abominable putréfaction ».

Ce qui, relu par Lacan, donne ces dernières lignes à l'article :

² Cf. ce que dit Derrida de l'institution dans son rapport au spectre et au corps dans *Spectres de Marx*. Paris : Galilée, 2013.

³ Si on creusait un peu l'analogie, on constaterait une différence notable puisque là où dans le récit de Poe la voix du mort et la voix de l'hypnotiseur se distinguent puisqu'elles sont portées par deux individus différents, dans la psychanalyse de 1956 elles seraient une même et unique voix.

« Dans un tel cas pourtant [il parle du cas de la psychanalyse de 1956] l'opération du réveil, menée avec les mots repris du Maître dans un retour à la vie de sa Parole, peut venir se confondre avec les soins d'une sépulture décente » (Ecrits, 486).

Ce qui signifie : par le biais de son « *Retour à Freud* »⁴ qui redonne vie aux paroles du Maître Freud, Lacan amorce une opération de réveil de la psychanalyse tout en enterrant Freud, en donnant une sépulture décente à son cadavre, avec cette conséquence qui n'est pas ici directement évoquée mais qui est implicite : une fois levée la suggestion et donc l'illusion, le retour de l'IPA à son état réel de putréfaction et donc à sa disparition définitive⁵.

Appliquer à aujourd'hui la recette que Lacan a utilisée hier, qu'est-ce que cela donne ? Si nous ne voulons pas rejouer à l'infini le deuil impossible de Lacan, il nous faut donc opérer un retour à Lacan. C'est-à-dire ? Un retour au nœud vif du geste fondateur de Lacan à savoir ce moment où, exclu de l'IPA, il jette les bases du « Champ lacanien » dont la création d'une école fut un pan. Or, pour définir la nature de cet acte inaugural dont nous ne savons rien, quoi de mieux que s'appuyer sur les dires de Lacan, et en premier lieu sur l'interprétation qu'il donne de son « excommunication » en tant qu'elle est l'événement qui l'aura poussé à fonder en particulier l'EFP. Selon lui, cette excommunication n'est pas la conséquence de sa pratique peu académique de la cure mais plutôt de son projet de faire séminaire sur les « Noms-du-père ». Par cette pluralisation, il aurait voulu mettre en question la fétichisation de Freud en tant qu'il serait devenu l'objet d'une idolâtrie stérilisante. C'est à cause de ce « crime » consistant à lever le sortilège (par l'effet d'une passe ?) qu'il aurait été rejeté de la communauté des analystes.

Dans un petit ouvrage intitulé « *Freud Fliess. Mythe et chimère de l'auto-analyse* », Erik Porge propose un supplément à cette hypothèse. Prenant acte du fait qu'au Nom-du-Père dont le séminaire a été avorté (puisqu'il n'y aura eu qu'une séance) a succédé chez Lacan, dans son cheminement de pensée, le concept de Sujet-supposé-savoir, liant de ce fait le surgissement du second à la mise en sourdine du premier, Porge avance que, non seulement Lacan met à mal la momification totémique de Freud mais vient aussi révéler, en l'analysant, un impensé

⁴ « *Retour à Freud* » dont Lacan venait de lancer officiellement le mot d'ordre à travers son article « *La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse* » qui date de novembre 1955.

⁵ Il est à noter que cette double action de réveil simultanée à l'effectuation d'un deuil requiert, c'est dans la nouvelle de Poe, ce qu'on appelle une **passe**. Quoi de plus normal alors que le texte « *Situation...* » soit le « *fonds* » depuis lequel doit se lire la « *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école* » comme l'écrit Lacan dans son exergue, sachant que ce dernier texte théorise pour la première fois la procédure de la passe. « *Retour à Freud* » ou l'autre nom d'une passe ?

freudien dont la psychanalyse a hérité avec le geste qui la fonde à savoir la position occupée par Fliess auprès de Freud telle qu'instaurée par le transfert les liant tous les deux. Pour aller vite, Fliess aurait joué pour Freud le rôle de ce que Porge appelle le **Nom du père sujet supposé savoir** à savoir le père législateur (et qui renvoie à l'idéal de la science incarné par Fliess pour Freud), rôle qui serait resté inanalysé et donc transmis comme tel aux générations suivantes, comme tendrait à le prouver le mythe entretenu de l'auto-analyse de Freud et l'effacement corrélatif de cette première cure de l'histoire de la psychanalyse. Ainsi, en introduisant le Sujet-supposé-savoir après le Nom-du-père, Lacan viendrait à révéler cet impensé, véritable secret de la psychanalyse, qui ne saurait être entendu puisque la psychanalyse « officielle » ou « orthodoxe » s'est construite à partir de son refoulement voire sa forclusion.

Reste que Porge ne va pas au bout de sa logique. En effet, s'il invente la « *chimère* » du « *Nom du Père sujet supposé savoir* » à partir duquel il dénonce l'impensé que nous aurions en héritage du transfert noué entre Freud et Fliess, il se contente de citer sans en faire usage, celle qu'il crée symétriquement à savoir le « **sujet supposé savoir le Nom du Père** » qui désigne le « maître de l'occulte », le mage, celui qui connaît le secret imprononçable. Or, comme tendrait à le démontrer l'anecdote personnelle dont je vous ai fait part plus haut, n'est-ce pas à ça que nous convient les analystes lacaniens quand ils nous signifient vertement que, si le fin mot de l'histoire n'est pas dans telle ou telle partie du texte de Lacan, il est nécessairement quelque part dans un ailleurs car le fin mot qui est aussi le mot de la fin, le mot qui dit la fin, l'imprononçable même, est dans Lacan. Pour le dire autrement, et toujours dans le fil du propos de Porge mais en allant au-delà, si l'impensé freudien a été levé grâce à Lacan, nous permettant de dépasser un certain écueil de la pensée de Freud, n'avons-nous pas pour autant hérité d'un autre impensé dont l'état morcelé de la psychanalyse contemporaine serait l'effet et qui s'énoncerait sous la forme suivante : Lacan ou le sujet supposé savoir le Nom du Père.

D'où pour finir le *deuxième cas de figure* quant au Cercle Freudien :

Loin d'être le deuil impossible de l'EFP et son maintien mélancolique à travers le retour spectral de la voix de son mentor, l'acte fondant le Cercle freudien, en invoquant ce qui serait plus grand que l'homme « Lacan », serait une manière de prendre acte de la dissociation nécessaire entre Lacan-le-Nom-du-Père sur lequel se noue tel un sinthome une école de pensée et de pratique, et Lacan-le-Sujet-supposé-savoir dont le destin est, comme nous le

savons, de toujours chuter en bout de course. Peut-être, ceci constituerait-il la condition nécessaire et suffisante pour un Lacan réinventé. Alors, pressons-nous : réinventons Lacan !

Noyelles-sur-escaut, Mars

2016